

Elle est là, je la sens

Les coups s'enchaînent, indiscutables : ils s'imposent à moi. La réflexion est instantanée, entraînée et exécutée des centaines de fois auparavant. Elle est presque inutile : je ne suis que mon intuition. La partie est tendue, les pions ont l'air surpris de la tonicité de nos mouvements ; nous transpirons. Il y a certainement des spectateurs, mais nous l'avons oublié : l'idée d'une victoire nous a ensorcelés.

L'adversaire est très fort, je suis meilleure. Je joue Dame a7 ; échecs et mat.

Il est là. Mes mots non. Comme toujours. Pourquoi ne viennent-ils jamais ? Pourquoi saluer un individu appartenant à l'espèce humaine dont je fais moi-même partie est-il si difficile et contre nature ? Chaque matin, on se croise, on se voit, nos yeux s'évitent, on passe notre chemin. Peut-être partage-t-il ma peur ? Chaque matin, je prends cette décision importante de briser la glace, chaque matin j'échoue.

J'inspire, j'expire et je recommence. Il a réussi. Ses mots sont venus. Son mot est venu. Salut. Il a bougé le premier pion. La partie peut commencer, et mon cœur bat. Il bat, il bat ma timidité, il bat mes peurs, il bat et mes mots arrivent. Je dis n'importe quoi, je le félicite, lui dit merci et lui, il ne sait pas ce qui lui arrive, mais tant pis et tant mieux. Je me fais une promesse : chaque matin, il sera salué, par une folle, le pauvre.

Assise devant mon piano, je fixe une touche blanche ; le la. Je dois appuyer dessus, puis sur une multitude d'autres touches. Ils me regardent. Tous les humains dans la salle sont venus ici pour écouter mes doigts appuyer sur des touches. Je ne veux pas être là, j'ai peur. Mais j'appuie, une note vient, puis une autre. Je me laisse faire, la peur fait trembler mes mains, mais mes doigts luttent. Ils sont plus forts que moi. Ils jouent et se moquent de la peur. Mes oreilles écoutent, elles n'aiment pas, cette phrase va trop vite, celle-ci trop lentement, la basse est trop forte et la mélodie trop faible. Leurs critiques me font mal, et la musique dissonne. Mon cerveau en a marre, alors mon corps prend le relais et il n'en fait qu'à sa tête. Je ne sais plus où j'en suis et le plaisir vient, enfin : rien n'est parfait, jamais. J'arrive à la fin.

J'entends applaudir, mais pour moi, c'est frapper des mains. Je me lève, me penche en avant sans trop savoir pourquoi, c'est comme ça qu'on fait, et je retourne à ma place. La boule au fond de mon estomac a disparu, petit à petit, mesure par mesure, elle s'est envolée. Maintenant je peux respirer, lentement, librement. J'écoute les autres, ils jouent mieux, c'est agréable. J'aimerais savoir ce qu'il se passe en eux. Parfois, leur musique nous le dit et c'est dans ces moments-là qu'elle est la plus belle.

Et moi, je me mets en colère, en colère contre ces pensées innombrables qui décident de parler toutes en même temps. La colère n'aide pas, je le sais. J'essaie de respirer, lentement, en comptant, mais mon cerveau, trop malin, parvient à réfléchir malgré les nombres qui devraient le faire taire, il peut enfin dire ce qu'il a sur le cœur. Il refait le programme du lendemain pour la énième fois, pense aux échéances, trop nombreuses ; à la quantité de travail, trop importante ; à mon Emma ou plutôt à Emma, aux enfants qui grandissent trop vite, privés de leur papa, leur papa égoïste et lâche... Ma respiration n'est plus ni lente ni régulière ; c'est un retour à la case départ.

Je pourrais allumer la lumière, prendre un bouquin, lire un moment. Mais peut-être que je suis sur le point de m'endormir, il ne faudrait quand même pas louper ça, et je ne suis pas du genre à baisser les bras. Donc je reste dans le noir, et continue à m'impatisser.

Les heures passent, le sommeil ne se décide pas à m'emporter, j'ai envie de chialer. J'allume la lumière et pleure comme un enfant. Ça fait du bien.

Je pique, pour la millième fois peut-être. La sensation revient. Je ressens du plaisir, enfin. Mes cellules affamées se gavent, mes muscles se sentent invincibles. Une impression de liberté m'envahit, le temps reprend son cours. Je vis.

C'est fini, pour la millième fois peut-être. Je suis misérable, je pue la déchéance, j'inspire la pitié et expire le dégoût de tout, surtout de ce moi, enchaîné à elle. Je ne ressens plus rien, ne pense qu'à une seule chose : recommencer.

J'entre dans la voiture, échange quelques banalités avec Maman et me plonge dans mes pensées. Je regarde le paysage, m'apprête à ouvrir la bouche puis me ravise. Je me réjouissais tellement de ce moment, de pouvoir enfin tout lui raconter ; les sons, les rythmes, les découvertes, les images, les rencontres, les parfums, l'excitation, la joie mêlée à l'appréhension et au désir de perfection, mais mes mots restent au fond de ma gorge. Ils sont trop nombreux, trop vagues, trop désordonnés. De toute façon, ils ne seraient pas compris ; cet univers est indescriptible, il ne se laisse pas enfermer dans des phrases, il est libre.

Je suis déçue bien que je comprenne que ce qui se passe est sûrement le meilleur scénario. Peut-être que forcé à rester dans ma tête, ce souvenir deviendra plus fort, il reviendra au travers de situations diverses qui n'auront que ce petit point commun avec lui, ce petit quelque chose qui nous le rappelle sans qu'on sache vraiment de quoi il est question, ce puissant sentiment qui ressemble au bonheur.

La prochaine fois, je sauterai d'encore plus haut. J'ai terriblement peur, mais je sais que je le ferai. Je sais que je donnerai tout pour revivre ces quelques secondes dans le vide, entraîné inévitablement vers le bas, sans aucun contrôle, une sensation terrifiante et merveilleuse à la fois.

La lumière, immuable, a arrêté le temps. La faim, la soif ont disparu. À chaque tentative, un sentiment merveilleux m'envahit ; la victoire est si proche, si tangible ; mais la machine est avare. Je veux la faire flancher. Je dois la faire flancher. Elle avale mes pièces et n'a pas l'air d'avoir l'intention de me les rendre, mais je ne vais pas me laisser faire. Je lui en donnerai d'autres, je gagnerai.

Je jongle avec le ils, le elle, le vous, le nous, rarement avec le je. Ma vie est une course contre la montre dans laquelle je ne gagne jamais, ou du moins c'est l'impression que j'en ai. Chaque matin, je me lève, suis la même routine, efficace, mais terne. Chaque matin, mon café a mauvais goût.

Je rêve de ma jeunesse, de ce passé que le futur a englouti, j'aimerais ressentir l'étincelle qui m'habitait et me poussais à expérimenter, à sauter, à aimer, mais ce temps-là s'est enfui. Suroccupée, je m'ennuie. L'innocence de l'enfance me manque et, bien que j'en aie honte, j'en veux à ceux qui la possèdent. Si je pense aux autres, ce n'est ni par altruisme ni par dévotion comme j'aimerais le croire, c'est simplement pour ne pas penser à moi, pour éviter la cruelle réalité, pour ne pas voir que toutes mes balles sont tombées.

J'aime la regarder. Elle a l'air tellement heureuse sur sa Bobbycar. Elle rit et ses petites boucles virevoltent. Ses yeux espiègles me jettent parfois un regard tout fier, l'air de dire « Regardes Maman comme je conduis bien » j'acquiesce leurs mots muets d'un regard attendri, je suis charmée. La vie est belle, c'est cliché, mais c'est ce que je ressens, la vie est belle et c'est ce genre de moments qui nous l'apprend.

Je roule, tous mes sens sont en alerte. La vie ne tient qu'à un fil. J'ai peur. Mon cœur bat des records de vitesse, je la vois dans le rétroviseur, elle suffoque. Je revois la scène, les pleurs, mon incompréhension totale, ses yeux vides, les plaques rouges se dessinant sur son cou, et toute innocente sur son bras gauche : la piqûre.

Je me sens coupable, comme si la guêpe était venue par ma faute. Donc j'accélère, j'entends des klaxons, mais n'en fais aucun cas. Elle ne doit pas mourir, elle ne peut pas mourir où je mourrai avec elle.

Mon univers s'effondre, mais je roule, l'itinéraire est instinctif, je n'y pense pas une seule seconde.

À la sortie de l'autoroute, un camion poids lourd est devant moi, il va lentement, trop lentement, sait-il qu'il met en danger la vie d'une enfant ? Dans deux cents mètres, il pourrait tourner. Je prie pour qu'il le fasse.

Extrême urgence, injection dans la cuisse et administration d'oxygène immédiate ! Mettez-la sous surveillance respiratoire. Surélevez ses jambes...

- Respirez, Madame, elle va bien.

Ils l'ont sauvée. Elle respire. Je respire. J'ai l'impression de ne pas l'avoir fait depuis une éternité. Le camion a tourné.

Je remonte les marches, juste une dernière fois, pour être sûr. En redescendant, je crois avoir la paix, mais mon doute revient ; j'ai peut-être ouvert la porte en vérifiant si elle était bien fermée. Alors je recommence, pour la vingt-huitième fois.

Quand j'arrive enfin à démarrer la voiture, l'angoisse monte au fond de moi, je ne suis plus sûr de rien, j'ai peur et je ne sais pas de quoi, ce qui est beaucoup plus terrifiant. Depuis des jours que ça dure, je croyais m'en être sorti, avoir été plus fort, mais je ne peux pas nier m'être douché plusieurs fois aujourd'hui, avoir changé de vêtements presque toutes les cinq minutes et être monté trente-deux fois les quarante et une marches qui me séparent de la porte de mon appartement. Je retire la clé, j'aimerais me calmer. Prendre la route dans ces conditions serait trop dangereux.

Trop dangereux ; c'est lui : c'est le danger le coupable. Pourtant, chercher à l'éviter, à le chasser, à l'exterminer ne fait qu'amplifier mes craintes à son sujet. Je continue, ne sachant comment faire autrement. Je voudrais éradiquer le danger et la peur qu'il provoque, mais leurs armes sont plus fortes.

Constamment sous leurs ordres, je ne peux m'enfuir. De plus en plus sévères ils ne font que me nuire.

Je poursuis des secondes. Traversé par cette idée, je m'apprête à plonger. Demain, c'est le grand jour : 50m en nage libre, dans un bassin olympique. Il y aura du monde, je veux en dépasser vingt-sept.

L'entraînement est crucial, je fais tout comme si je concourais pour de vrai. L'effort n'est rien, la pression, l'envie, le besoin de réussir le surpassent totalement. La vraie difficulté, ce n'est pas mes muscles qui la surmontent, c'est mon cerveau, qui malgré la fatigue, la douleur, la pression mentale, l'excitation mêlée à l'appréhension, doit envoyer les mêmes

ordres, encore et encore. Je dois l'entraîner. Aujourd'hui, il a du mal, il préfère rêver. Rêver d'une victoire, d'un podium, d'une médaille.

Ces rêves sont dangereux. Le mieux serait de pouvoir arrêter ses pensées le temps de l'épreuve. Parfois, on croit y parvenir, mais c'est un mensonge. Une voix est là, impossible de ne pas l'écouter. Si elle répète "plus vite", pour moi tout ralenti, ce qu'elle doit me dire pour que je réussisse c'est qu'au fond, on s'en fout : les secondes seront très probablement plus rapides, mais essayer d'aller plus vite qu'elles est tentant, alors fonçons.

Personne ne me comprend, pas même moi. Je ne comprends personne, pas même moi. Ils ont trouvé un mot pour décrire les quatorze mots précédents ; l'autisme. Ce mot ne décrit rien du tout. Je ne leur en veux pas, car ils ignorent tout. Je ne leur en veux pas, car je suis comme eux : ce qu'il se passe au fond des autres humains, je n'y connais rien.

Ils essaient, je le vois. J'essaie aussi, mais c'est invisible. Essayer me fait peur et je n'aime pas la peur, essayer c'est nouveau et j'ai horreur du nouveau. Je préfère rester dans ma tête, plutôt qu'aller fouiner dans celle des autres. Pourquoi le monde fonctionne-t-il ainsi ? Pourquoi je fonctionne autrement ? Je n'ai pas de réponses, et je déteste les questions sans réponses. Ce que j'aime, c'est les mots, les mots écrits, pas ceux qu'on doit dire tout fort. Je les aime, parce qu'ils sont calmes, ils ne font pas de bruit. Je les comprends, surtout s'ils sont dans l'ordre que je leur donne. Les mots des autres sont toujours plus compliqués. Ils me mettent la pression. Parfois, ils bousculent les miens et au lieu d'aimer les mots, j'angoisse.

Je bluffe. C'est le plus amusant, et aussi le plus dangereux. Perdre ou gagner, peu m'importe. Je préférerais presque ne pas savoir. L'incertitude, la chance de peut-être parvenir à surpasser ses adversaires est un sentiment bien plus jouissif et excitant. C'est d'ailleurs pour cela que je passe mon temps ici. Est-ce mal ? Sûrement. Puis-je m'en défaire ? Personne n'en a vraiment envie si ce n'est mon compte bancaire.

Dix-sept ans déjà, comment ferais-je pour la reconnaître ? Comment fera-t-elle pour me reconnaître ? À quoi s'attend-elle ? Pourquoi ai-je accepté de la revoir ? Pourquoi voulait-elle me revoir ? Serait-ce son instinct maternel, qui se réveillerait enfin ? Les questions fusent. On dirait presque qu'elles me narguent en sachant pertinemment que je ne possède aucune réponse. Elles fouillent dans ma mémoire, curieuses et indiscrètes, remuant ainsi un passé que j'avais pris soin d'enfouir sous des tonnes d'autres souvenirs.

Tout ceci est douloureux, une douleur nécessaire que j'avais voulu éviter, mais qui après bien des années m'a rattrapé.

Et malgré tout, je veux qu'elle me trouve bien, que son regard pétille en rencontrant le mien, qu'elle ne se souviene que des jours de fête, où nous étions plus ou moins heureux. J'ai peur de ses mains, j'ai toujours eu peur de ses mains et elle aura beau s'excuser, j'aurais toujours peur de ses mains. Je sais déjà qu'elle regrette, elle me l'a dit des centaines de fois. Je regrette aussi, mais je n'oublie pas.

Il m'a fallu du courage pour accepter, il me faudra du courage pour lui parler : je risque de mélanger les mots, de les faire sonner creux ou trop plein. Je ne veux plus qu'on se fasse de la peine. Je veux être calme, serein.